

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LES FINALITÉS DE
L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

GIORGIO SPINI
(Italie)

Mon désaccord vis-à-vis du rapport général présenté par M.Pashuto est complet et sans réserves. L'auteur de ce rapport ne laisse pas de doute sur sa conviction que l'enseignement de l'histoire doit servir à la glorification du pouvoir soviétique et à la diffusion des mots d'ordre qui sont agréables à ce pouvoir, avec un égard tout particulier à l'Acte Final de la Conférence de Helsinki. Pourtant, j'ai dû refuser le rôle de co-rapporteur de ce document.

Toutefois, je voudrais présenter quelques considérations sur les finalités de l'enseignement de l'histoire au moment actuel. Il me semble, en effet, que aujourd'hui il faut poser très sérieusement cette question: est-ce que l'enseignement de l'histoire à l'école sert encore à quelque chose?

Comme vous avez entendu, notre rapporteur général envisage un enseignement qui sert - comme il écrit - "aux nobles bûts d'inculquer l'humanisme". Je ne suis pas d'accord avec lui parce que je crois que l'école ne doit rien "inculquer" du tout. Autrefois, les collègues des Jésuites se donnaient beaucoup de peine pour "inculquer l'humanisme" très énergiquement. Mais dans notre temps ce type d'éducation est assez démodé. De tout façon, je constate qu'il s'agit d'un humanisme qui pratiquement a beaucoup à faire avec le présent et très peu avec le passé, c'est-à-dire avec l'histoire. Dans le rapport, il y a bien peu de place même pour cette sorte d'historicisme, qui autrefois était si agréable à nos collègues soviétiques, c'est-à-dire le matérialisme historique marxiste. Pour le rapport général, il faut donner de l'importance surtout à nos productions d'électricité, au nombre des copies tirées de livres, de revues, de journaux, aux records sportifs: ou bien à l'acte final de la Conférence de Helsinki. Ce sont des choses assez intéressantes, sans doute: mais elles ont très peu à voir avec les luttes de classe ou avec la dialectique entre structure et supra-structures. Evidemment, même pour un pays aussi neigeux que l'U.R.S.S. on pourrait répéter, avec Villon: "mais où sont les neiges d'antan?" ...

Mais dans les années dernières des messages assez semblables nous sont arrivés même du côté opposé à celui de M. Pashuto. On nous a annoncé la "mort des idéologies" et puis on nous a enseigné la dissolution de l'étude de l'histoire dans celui des sciences humaines telles que la sociologie, l'anthropologie ou même la depth psychology.

A l'étude des transformations dont l'humanité a été protagoniste dans l'histoire on préfère celui de facteurs constants où de lois immuables par qui l'homme est astreint et déterminé. Chez nous, dans l'Europe latine, on est un peu moins brutaux. On ne nie pas, en principe, cette prodigieuse "révolution permanente" qui est la créativité de l'homme dans l'histoire. Mais on met l'accent surtout sur les phénomènes de "longue durée", c'est-à-dire sur des facteurs qui ne changent que dans l'espace de plusieurs générations. Parfois on assiste à des rapprochements assez bizarres entre la technocratie de l'Establishment bourgeois et le gauchisme nostalgique de 1968. Certainement la vogue de l'étude des "cultures matérielles" et la recherche d'une histoire "vue d'en bas" ont été très féconds. Mais elles ont eu une tendance assez inquiétante à oublier que l'étude des outils des paysans ne nous aide pas beaucoup à comprendre ni Cromwell, ni Robespierre, ni Lénine.

Et alors à quoi sert-il que l'on enseigne encore à l'école les changements du passé, dans un âge qui privilégie tellement les facteurs de la continuité, de la répétition, de la prévisibilité? Ne nous faut-il pas - à nous historiens aussi - nous conformer à cette nouvelle orthodoxie scientifique?

Ma réponse est dictée par l'expérience de ma jeunesse passée sous le joug du pouvoir fasciste. Tout le monde connaît la courageuse opposition au fascisme qui fut menée par de grands historiens, soit libéraux comme Benedetto Croce, soit socialistes comme Gaetano Salvemini et Nello Rosselli, soit chrétiens comme Ernesto Bonaiuti et Gaetano De Sanctis. On connaît aussi le rôle que des historiens tels que Federico Chabod, Leo Valiani, Franco Venturi, ont joué dans la Résistance. On connaît beaucoup moins, mais il n'a pas été moins considérable, le rôle qui fut joué dans l'opposition au fascisme par d'innombrables, obscurs maîtres d'histoire des écoles secondaires, même dans les coins de province les plus écartés.

Sous la terreur fasciste, il était impossible de parler ouvertement contre le régime. Mais il était suffisant que le professeur d'histoire d'un lycée quelconque fit son métier consciencieusement pour faire ouvrir les yeux aux écoliers, même s'il ne parlait que des siècles passés. Le pouvoir inculquait la gloire de la Révolution de Mussolini et le mépris à l'égard des "démojudo-plutocraties" de France, d'Angleterre et des Etats-Unis qualifiées de pourries. Mais le consciencieux professeur ne pouvait se passer de parler du Bill of Rights, de la Déclaration de l'Indépendance, de la prise de la Bastille. Ce professeur, soit qu'il ait lu Hegel ou Marx ou qu'il ne les ait pas lus du tout, ne pouvait pas faire à moins d'enseigner que l'histoire nous présente toujours une dialectique des forces antagonistes, dans le domaine des forces politiques ou des classes sociales aussi bien que dans le domaine de la foi religieuse ou de l'économie. Le pouvoir fasciste jouait se flatter qu'il allait durer à l'infini; l'histoire enseignait que ce qui existe aujourd'hui est différent de ce qui existait hier et pourtant que ce qui existera demain sera différent

de ce qui existe aujourd'hui. Le pouvoir enfermait dans les prisons tout "subversif": le pauvre professeur n'avait pas l'âme d'un subversif, en général, et parfois il était assez timide. Mais de son école sortirent en quantité les futurs protagonistes de la Résistance. Il n'est pas exagéré d'affirmer que si nous, les Italiens, d'aujourd'hui nous vivons dans un pays tolérablement démocratique, nous le devons aussi à l'enseignement de ces obscurs professeurs d'histoire des lycées.

Maintenant, nous n'avons plus de Mussolini ou de Hitler, bien sûr, mais des forces puissantes ne font pas défaut qui ont intérêt à nous convaincre qu'elles dureront à jamais. Dans tout pays, nous en écoutons les avertissements plus où moins menaçants même s'ils sont formulés avec des langages différents. Ne touchez pas à l'American way of life, où malheur à vous. Ne songez pas que l'Acte final de la Conférence d'Helsinki ne soit pas le moment culminant de l'histoire humaine! Voilà l'histoire quantitative: ou bien, voilà le docteur Freud: ils sont ici pour vous donner la preuve objective que les hommes seront toujours les mêmes, ou du moins pour une bien "longue durée". Si vous voulez faire une heureuse carrière académique soyez sages; faites beaucoup d'anthropologie, beaucoup de statistiques et occupez-vous beaucoup de cultures paysannes. Cela vous démontrera scientifiquement qu'aucun paysan, en 1848, ne s'aperçut qu'un certain Karl Marx avait imprimé un Manifeste: ou bien que dans la France du XVIII-ème siècle le nombre des copies tirées des écrits de Voltaire et de Rousseau était bien peu de chose en comparaison avec celui des romans d'amour ou des livres d'oraison.

Un obscur professeur d'une quelconque école secondaire est bien peu de chose devant les puissances d'aujourd'hui et devant ces arrogantes autorités scientifiques. Mais il peut avoir un rôle d'une importance incalculable dans la formation de l'homme du XX-ème siècle. Pourvu qu'il soit aussi consciencieux dans son métier, d'enseigner malgré tout l'histoire du passé et non pas les slogans du présent. Pourvu qu'il soit aussi humble et aussi honnête de laisser que l'histoire enseigne aux nouvelles générations sa grande leçon révolutionnaire de changements sans fins, toujours nouveaux, toujours imprévus, toujours incoercibles par le principe d'autorité.